

Pour s'instruire et se récréer :

Page des jeunes
Récits divers
Page féminine
Récits illustrés

LE SOLEIL

Supplément illustré:

Un chevalier de l'air
Quatre As
Mutt et Jeff
Tonnerreville
La famille Fric

QUEBEC, SAMEDI 19 FEVRIER 1938

(Copyright, 1938 by The Bell Syndicate, Inc.)

Les CHEVALIERS DE L'AIR ...

par HAL FORREST

COMME LE PAQUEBOT AERIEN "TROIS-POINTS" SE TROUVE OBLIGE DE LUTTER CONTRE UNE FORTE TEMPETE, DICK TREVOR, L'ARTISTE DE CINEMA, DEVIENT PRESQUE FOU DE TERREUR ET JETTE LA PANIQUE PARMI LES AUTRES PASSAGERS. BETTY-LOU ESSAYE DE LE CALMER, PENDANT QUE LE GROS NAVIRE EST SOULEVE ET BALLOTE PAR UN VENT VIOLENT. MAIS TOMMY ET SKEETER, DANS LA CHAMBRE DE DIRECTION, ONT D'AUTRES INQUIETUDES. OUTRE LA TEMPETE, IL Y A ENCORE LE TRANSFORMATEUR DE L'APPAREIL DE RADIO QUI EST BRULE !



Es-tu sûr que l'appareil de radio ne marche pas, Tailspin ?



Oui ! Et nous ne pouvons plus nous servir de la boussole, Skeets !



Je voudrais bien que cette boussole cesse d'osciller assez longtemps pour que je puisse la lire.



Veuillez vous asseoir, M. Dunforth.

Je crois que Trevor a raison ! Nous allons tomber ! Il est aviateur et doit s'y connaître !



Vous agissez tous comme une bande d'enfants !



Il n'y a positivement aucun danger ! Votre premier pilote est le fameux Tailspin Tommy Tomkins, et il est capable de nous faire atterrir sains et saufs.



Skeets, j'ai essayé six fois de lire la boussole et elle n'était jamais la même ! Je ne sais pas du tout où nous sommes... peut-être au-dessus du Pacifique !



QUATRE AS

LA JEUNE FILLE QUI REPONDIT A L'ANNONCE PUBLIEE PAR LARRY PRETENDIT ETRE ANNE MEDFORD. MAIS SA MANIERE D'EXPRIMER SON CHAGRIN, EN APPRENANT LA MORT DE SON PERE FIT NAITRE DES DOUTES DANS L'ESPRIT DE LARRY. ET QUAND CELUI-CI LUI PRESENTA LA CARTE, ELLE BONDIT SUR SES PIEDS, S'EN EMPARA VIVEMENT ET PARTIT A LA HATE.



Voici l'argent que j'ai gagné le plus facilement, jusqu'ici.



Je ne sais pas, mais j'ai une idée.

Elle se dirige vers l'aérodrome ! Qui crois-tu qu'elle est, Larry ?

Club de Chevaliers de l'Air



Le Club d'Aviation

BEECH, modèle 18 8 places



Je suis sûr qu'elle va nous conduire à la vraie Anne Medford !

Grands dieux ! Vous voulez dire qu'elle n'est pas...



Je suis porté à croire que la véritable Anne Medford est entre les mains des deux assassins : Sines et Cactus !



La voilà ! Dans le sentier qui conduit au ranch !

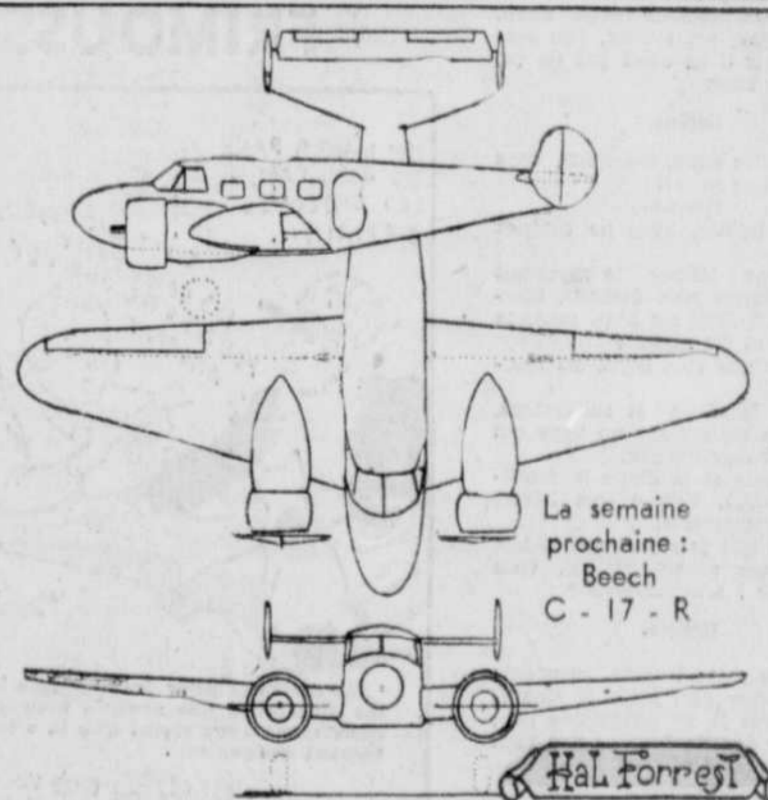


Mais elle va nous voir venir, Larry !

Nous allons éteindre nos lumières et faire taire notre moteur, puis nous nous dissimulerons derrière le coteau.



Vous feriez mieux d'emporter votre revolver, mon ami : vous en aurez sûrement besoin !



La semaine prochaine : Beech C-17-R

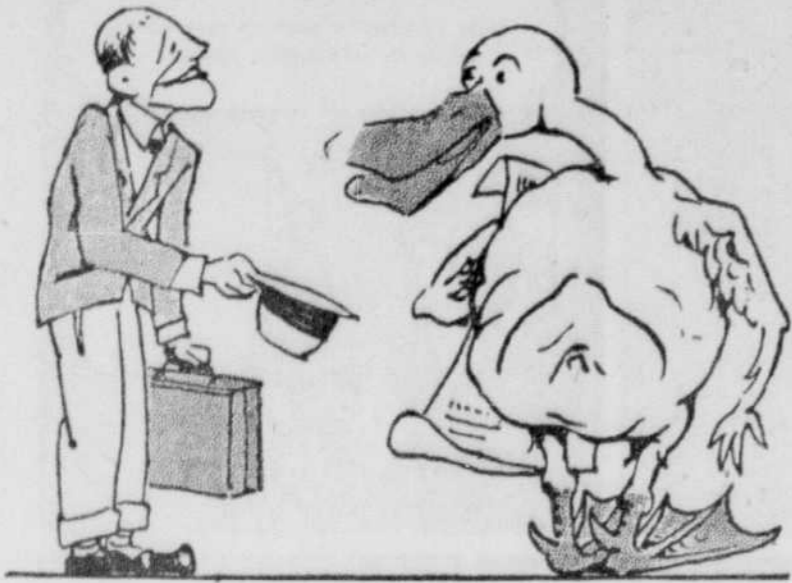
Hal Forrest

Pour détails et spécifications relatifs à cet avion, envoyer une enveloppe affranchie d'un timbre étatsunien de 2 cents, portant vos nom et adresse, ... Tailspin Tommy Flying Club, Room 711, 247 West, 43rd Street, New-York, N.Y.



LA PAGE DES JEUNES

CHOSSES CURIEUSES — MAIS VRAIES —



BÉBÉ-PHÉNOMÈNE ACCEPTÉ

Il fait chaud... c'est entendu, mais ce n'est tout de même pas une raison pour exagérer l'incohérence !
Figurez-vous qu'hier j'étais tranquillement occupé à lire la Page des Jeunes. Je me creusais la tête pour deviner comment Médor et Matou allaient agir, et mon imagination cependant très vive n'imaginait aucune solu-



tion. Tout à coup... ding ! ding ! Deux coups de sonnette.
J'ouvre, et je vois un monsieur aimable, oh ! très aimable, qui me fait un profond salut. Il tenait à la main une petite valise, étant probablement en voyage.
— Bonjour monsieur.
— Mais monsieur... vous vous trompez d'étage sans doute.
— Oh ! non.
— Et vous désirez ?
— Monsieur... j'ai dans cette valise des cravates miraculeuses, des gants inédits et des cols incomparables. Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ?

JUSTEMENT !

Léonce rentre de l'école les mains vides.
— Et ton cartable.
— Perdu.
— Comment ! Perdu ! Veux-tu dire la vérité !
— Je... j'ai lancé... et un premier livre tombe dans les fruits... il est derrière le mur à présent. Hi ! Hi !
— Petit idiot ! D'abord, on ne vole pas les livres ! Ensuite, un cartable avec tous les livres et cahiers ?...
— Justement ! Plus possible de faire un devoir ni d'apprendre une leçon ! Léonce, très fier de lui, ricane. Mais papa lui donne deux gifles et l'emmène



chercher le cartable et s'excuser près du propriétaire.
Il y a deux livres hors d'usage. La fille de Léonce servira de le remplacer. Hum ! mauvaise idée...
ARMELE.

Diderot et la littérature

Diderot, fils d'un coutelier, n'était pas riche et s'était marié avec une jeune fille aussi pauvre que lui.
C'est pour subvenir aux premiers besoins de son ménage qu'il se mit à écrire ses premiers ouvrages.
Il avait traduit un ouvrage anglais, Histoire de la Grèce, pour le compte d'un libraire, et un dictionnaire de médecine.
En échange de ce travail, il reçut cent écus, une assez maigre somme, on le voit, et pourtant sa femme, qui n'avait aucune idée de la littérature, s'écria en voyant cet argent :
— Ah ! monsieur Diderot, comment avez-vous pu tromper ce pauvre homme au point de recevoir tant d'argent pour ces chiffons de papiers que vous m'avez montrés ?
Que dirait donc aujourd'hui la pauvre femme, si elle voyait l'or que l'on donne à certains auteurs, non pas en échange de chiffons représentant en somme deux livres assez gros, mais seulement pour quelques feuilles de papier.
Elle s'écrierait sans doute que la littérature a fait bien des progrès.

VIEUX SINGE !

Une pimbèche d'importance, qui avait un procès, était venue solliciter en sa faveur un procureur président de Cour souveraine. Comme ce magistrat ne lui avait pas fait l'accueil qu'elle croyait lui être dû, elle dit en passant dans l'antichambre, mais assez haut pour être entendue du président : « Peste soit du vieux singe ! » Le lendemain n'importe l'affaire fut appelée, et cette dame gagna son procès. Elle courut aussitôt remercier le président qui, pour toute vengeance, se contenta de lui dire : « Sachez, madame, une autre fois, qu'un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux honnêtes. » Ce mot a été attribué à M. de Harlay.

MÉDOR ET MATOU (par Pierrot Lapierre)



JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT

— Par —
La comtesse de Ségur

No 56 Héleine

Kersac
C'est-il bien vrai, ça ? Alors, sac à papier !... J'ai peur. Parole, j'ai peur !

Héleine
Qu'est-ce donc, mon Dieu ? Est-ce que... mon petit Jean... ?
Il ne s'agit pas de petit Jean. Brave garçon, cet enfant, j'en suis fou ; mais il ne s'agit pas de ça, il s'agit de moi.

Héleine
Mais parlez donc, monsieur, vous me faites une peur !

Kersac
Héleine, Héleine, vous ne devinez pas ?
Et comme Héleine le regardait avec de grands yeux étonnés, Kersac la saisit dans ses bras, manqua l'étouffer, et dit enfin :
« Je veux que vous soyez ma femme ! »
Puis il la lâcha et subitement, qu'elle alla tomber sur un banc qui se trouvait derrière elle.
La surprise et la chute la rendirent immobile. Kersac crut l'avoir blessée sérieusement.
« Animal que je suis ! s'écria-t-il. Héleine, ma pauvre Héleine, vous êtes blessée ? souffrez-vous ? »

Héleine
Je ne suis pas blessée, monsieur ; je ne souffre pas. Mais je suis si étonnée, que je ne comprends pas ; je ne suis pas du tout ce que vous voulez dire.

Kersac
Parbleu ! ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Vous êtes une brave, excellente femme, active, propre, au fait de l'ouvrage d'une ferme. Je suis garçon, et je veux vous épouser. Parbleu ! c'est pourtant bien simple et bien naturel. Et je vous dis : voulez-vous, oui ou non ? Si vous dites oui, vous me rendrez bien content ; vous me payerez de tout ce que vous prétendez me devoir. Si vous dites non, vous êtes une ingratitude, un mauvais cœur ; vous me donnez du chagrin en récompense de ce que j'ai fait pour vous. Voyons, Héleine, répondez, au lieu de me regarder d'un air effaré, comme si je venais vous égarer.

Héleine
Monsieur Kersac, est-il possible que vous ayez cette idée ?

Kersac
Il ne s'agit pas de ça. Oui ou non ?

quin de Simon, m'a-t-il causé du tourment !
Et la serrant encore des ses bras avec une force qui fit crier grâce à Héleine, il courut annoncer à ses gens la nouvelle surprenante de son mariage.

Kersac
« Eh bien, vous n'êtes pas surpris, vous autres ? »
— Pour ça non, monsieur, lui répondit-on en souriant. Chacun le désirait et l'espérait depuis longtemps. Héleine méritait bien le bonheur que lui envoyait le bon Dieu. Vous ne pouviez mieux choisir, monsieur.
Une fois la chose convenue, annoncée, Kersac se hâta de la terminer. Quinze jours après il était marié, et, sauf qu'Héleine fut madame Kersac et que Kersac fut dix fois plus heureux qu'auparavant, la ferme de Sainte-Anne continua à marcher comme par le passé.

Un fait important qu'il ne faut pas oublier, c'est que, le lendemain de l'arrivée de Kersac, Héleine vint le prévenir qu'un homme et un cheval venaient de lui arriver.

Kersac
Un homme ! un cheval ! Je ne comprends pas ; je n'ai rien achevé moi !
Il alla voir. A peine eut-il jeté un coup d'oeil sur le cheval, qu'il poussa un cri de joie en reconnaissant la magnifique trotteuse d'Abel. Le palefrenier lui expliqua que c'était un cadeau de M. Abel de N... et lui présenta une lettre, qu'il ouvrit avec empressement. Il lut ce qui suit :
« Mon cher Kersac, vous avez raison, la vie de Paris ne convient pas à la bête que je vous envoie ; elle sera plus heureuse chez vous. Rendez-moi le service de l'accepter pour votre usage personnel ; c'est à la campagne qu'elle déploiera tous ses

moyens. Renvoyez-moi mon palefrenier le plus tôt possible, j'en ai besoin ici. Adieu ; n'oubliez pas votre ami ! »

« Abel N... »
Excellent homme ! perla des hommes ! cœur d'or ! comme dit mon petit Jean. Quel bonheur d'avoir cette bête ! Personne n'y touchera que moi. Entrez, monsieur le palefrenier. Venez vous rafraîchir.
Kersac confia à Héleine le soin de bien faire boire et manger le palefrenier. Il mena lui-même sa belle jument à l'écurie, lui fit une litière excellente, la pansa, la bouchonna, lui donna de l'avoine, de la paille.
Quant le palefrenier voulut partir, il lui glissa quarante francs dans la main. C'était beaucoup pour tous les deux. Ils se séparèrent avec force poignées de main.
Cette jument fut une source de joie et de plaisir pour Kersac ; tous les jours il faisait naître l'occasion

de l'atteler à une voiture légère, et il la faisait trotter pendant une heure ou deux ne se lassant jamais de la regarder s'étendre l'air et leur admiration de tous ceux qu'il rencontrait. Il emmena Héleine une fois ; mais elle demanda grâce pour l'avenir, assurant que cette course si rapide lui faisait peur.

Ils reçurent la visite de Jean peu de temps après la mort du petit Roger ; M. et Mme de Grignan étaient allés faire un voyage en Suisse et dans le nord de l'Italie avec leur ami Abel, pour distraire Suzanne de son chagrin. Ils y réussirent en partie, mais Suzanne continua à parler sans cesse avec M. Abel de son frère Roger ; et pour tous deux ce souvenir fut un charme inexprimable, durant lequel ils n'obtinèrent que Barccus, que Jean obtint sans difficulté, par l'entremise de M. Abel, la permission de passer le temps de leur absence à Elven.

XXXIII
TROISIÈME MARIAGE

Trois ans après, quand Abel était déjà devenu tout à fait de la famille par son mariage avec Suzanne, Jean lui annonça que Kersac et Héleine étaient dans une grande affliction. Le propriétaire de la ferme que cultivait Kersac depuis plus de vingt ans venait de mourir ; la terre était à vendre, et on était en pourparlers avec quelqu'un qui voulait l'exploiter lui-même.

« Ne t'afflige pas, mon ami, lui dit Abel, cette vente n'est pas encore faite ; peut-être ne se fera-t-elle pas. »

En effet, peu de jours après, Jean apprit par M. Abel que la ferme était vendue à quelqu'un qui faisait avec Kersac un bail, lequel devrait durer tant que vivrait le fermier.

Jean fut si surpris de cet à-propos, qu'Abel ne put s'empêcher de rire.

« Monsieur, dit Jean, est-ce que M. le Voleur et M. le Peintre n'y seraient pas pour quelque chose ? »

Abel, riant
C'est possible ; je sais que M. le Peintre cherchait une terre à acheter en Bretagne.

Jean
Oh ! monsieur, quel bonheur ! votre bonté ne se lasse jamais ! C'était réellement M. Abel qui avait acheté la ferme de Sainte-Anne pour y bâtir un château et s'y créer une résidence d'été. Cette acquisition fit le bonheur de Kersac et d'Héleine ; de Jean, qui se trouvait près de sa mère sept ou huit mois de l'année, et sans compter la famille qui habitait le château.

Quand Marie eut dix-huit ans, Kersac, qui l'aimait tendrement et qui n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec Héleine, accomplit son projet d'autrefois ; il annonça qu'il adopterait Marie. Il restait la seconde partie du projet, la marier à Jean. Ce dernier avait vingt-sept ans ; il avait continué son service dans l'hôtel de Grignan, sauf un léger changement, c'est qu'il avait passé au service particulier de son bienfaiteur, de son maître bien-aimé, M. Abel. On pouvait, en parlant d'eux, dire avec vérité : Tel maître, tel valet. L'un était le beau idéal du maître, l'autre le beau idéal du serviteur.

(A suivre)

FRIMOUSSET, DIRECTEUR DE MAGASIN...

(18)



ON N'AURA PAS DE QUOI PAYER LES EMPLOYÉS DEMAIN...

C'EST ENNUYEUX ILS COMPTENT PEUT-ÊTRE SUR CET ARGENT

EN VÉRIFIANT POUR LA 149^È FOIS LEURS COMPTES, LES DIRECTEURS DES GRANDS MAGASINS AMÉLONDE CONSTANT AVEC ENNUI QUE LA SITUATION EST NETTEMENT MAUVAISE...

LE LENDemain, tante Amélonde va annoncer à quelques employés qu'il n'y aura pas de paye avant cinq ou six jours...

QU'EST-CE VOULEZ ME FAIRE... QUE VOUS QUE FA

PARDON MEMBRE... QU'EST-CE QUE LE CHERCHER VOUS ME

150^È VOUS N'AVEZ PAS MOINS CHER ?

JE DESIRE ACHETER IMMÉDIATEMENT VOS MAGASINS

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

C'EST POSSIBLE... J'ESPÈRE QUE VOUS N'AVEZ PAS BESOIN EN CE MOMENT D'ARGENT

MAIS C'EST... DANS UN MOMENT IL NEN RESTERA PLUS DE ROBE

JE N'EN FERAI RIEN... VOUS M'EN VOUS CHER

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

FOUILLEZ DANS LES BOITES A OMBRES

DEPUIS QUE LES EMPLOYÉS SAVENT QU'ON NE LES PAYE PLUS, TOUT VA DE PLUS EN PLUS MAL AUX GALERIES AMÉLONDE... ET LES DERNIERS CLIENTS, STUPEFAITS, JURENT BIEN QU'ON NE LES Y REPRENDRAS PLUS.

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

ASSEZ VOUS DONC... IL TOMBE BIEN

La menace Japonaise au bois B. C.

L'achat de terres à bois par des Orientaux soulève des protestations

"Aujourd'hui, nos ressources s'en vont dans un autre pays, où elles servent à une abominable guerre", a dit Mrs. Dorothy Stevens, avocat de la paix et membre de la législature provinciale, à la récente session du gouvernement de la Colombie Anglaise. "Les produits de nos mines et de nos forêts deviennent des armes de guerre qui, un jour ou l'autre, pourraient être tournées contre les jeunes Canadiens. Les seules mines de la province sont exploitées par des Japonais, et ils achètent nos métaux et nos bois." — Les Journaux.

par A.-D. KEAN

"TIM-BER-R... Tim-ber-r-r" J'entendais crier ce mot de tous côtés, une après-midi de juillet, pendant que je me trouvais sur un amas de billes flottantes, au camp Kelly, le long de la baie Cumshewa, aux îles de la Reine Charlotte. De tous côtés venaient ces cris poussés par des mécaniciens, des manoeuvres, des contremaîtres chargés de surveiller toutes les opérations d'un grand camp de bûcherons en pleine activité.

Plus de 400 hommes étaient occupés au transport d'énormes troncs de sapins, d'épinettes et de cèdres des flancs d'une sombre forêt à la baie, pendant que du bord de l'eau venaient les ordres sonores dirigeant le transport de milliers de billes dans les eaux de la petite baie.

—Tout ça va bientôt changer, me fit remarquer un foreman qui se trouvait près de moi.

—Où, répondis-je, quand ce changement va-t-il avoir lieu?

—Des que M. Kowayama arrivera, avec ses équipes de Japonais.

—Ce sera bientôt, fis-je observer, car je vois venir le remorqueur Ideka, au détour de la baie. Je suis venu ici pour rencontrer les Japonais et partir en croisière avec eux. Je me demande de quoi a l'air cette "grosse légume" de Japonais... Quel est son nom?

—Kowayama... Enge Kowayama, reprit le foreman. Et j'ai entendu dire qu'il était un parent du mikado et le fils d'un des plus riches armateurs du Japon. Il paraît que son père a fait construire et équiper un cuirassé et l'a donné au gouvernement.

Oh! L'argent et l'influence! Et c'est cet homme qui vient ici prendre la direction de l'entreprise?

—Pas précisément, me répondit l'homme. Voici ce que j'ai entendu dire: Un groupe de Japonais a offert un bon prix pour les concessions forestières de la compagnie, et ils viennent visiter le campement et, en même temps, peut-être acquérir les terres à bois. Je ne puis dire quand.

—Je l'appréhenderai peut-être plus tard, car je vais prendre des photographies du voyage et aussi du bois.

—Quelle entreprise on vous a confiée là! s'exclama le foreman, surpris. Il y a, dans la région que vous allez parcourir, plus de 150 divisions de forêts des plus belles épinettes, des plus beaux sapins et cèdres qui aient jamais poussés sur terre. Des centaines et des centaines d'acres qui produisent quelque 70,000 pieds de bois à l'acre. Cela vaut des millions de dollars.

—En regard, acquiesçai-je, pendant que les regards venaient le remorqueur, ballotté par le courant rapide. Et j'ajoutai: Je ne savais pas qu'il y avait tant de courant dans ces eaux.

—Oh, il y a toujours un courant de marée, dans ces parages. La différence de hauteur de l'eau est de dix-sept pieds, à cette latitude, et cela produit chaque jour un fort courant venant du Pacifique, ou s'y en allant. Et voici votre hôte — cet homme svelte et de bonne apparence qui se tient à l'avant.

Lune de miel japonaise

Enge Kowayama était un gentleman japonais de haute culture et de grande expérience. Il avait gradué à l'université Columbia, étudié l'économie au McGill, le droit à Oxford et la stratégie militaire à Heidelberg. Quand je le rencontrai, il me dit qu'il commençait un tour du monde, étant parti de Tokio en voyage de noce, lequel voyage fut, me dit-il, à son grand regret interrompu par la demande que lui fit un associé de visiter les îles de la Reine Charlotte dans un but d'affaire.

Naturellement, sa venue au camp de bûcherons suscita un intérêt considérable.

M. Kowayama avait à peine été présenté à ceux qui étaient chargés de la direction et de l'administration de l'entreprise, qu'il fut bombardé de questions, provenant, pour certaines, des quelques dames qui étaient présentes.

—Est-ce vrai, M. Kowayama, demanda la femme du surintendant du camp, que vous venez de vous marier?

—Oui, répondit le visiteur. Il n'y a qu'un mois que je suis marié.

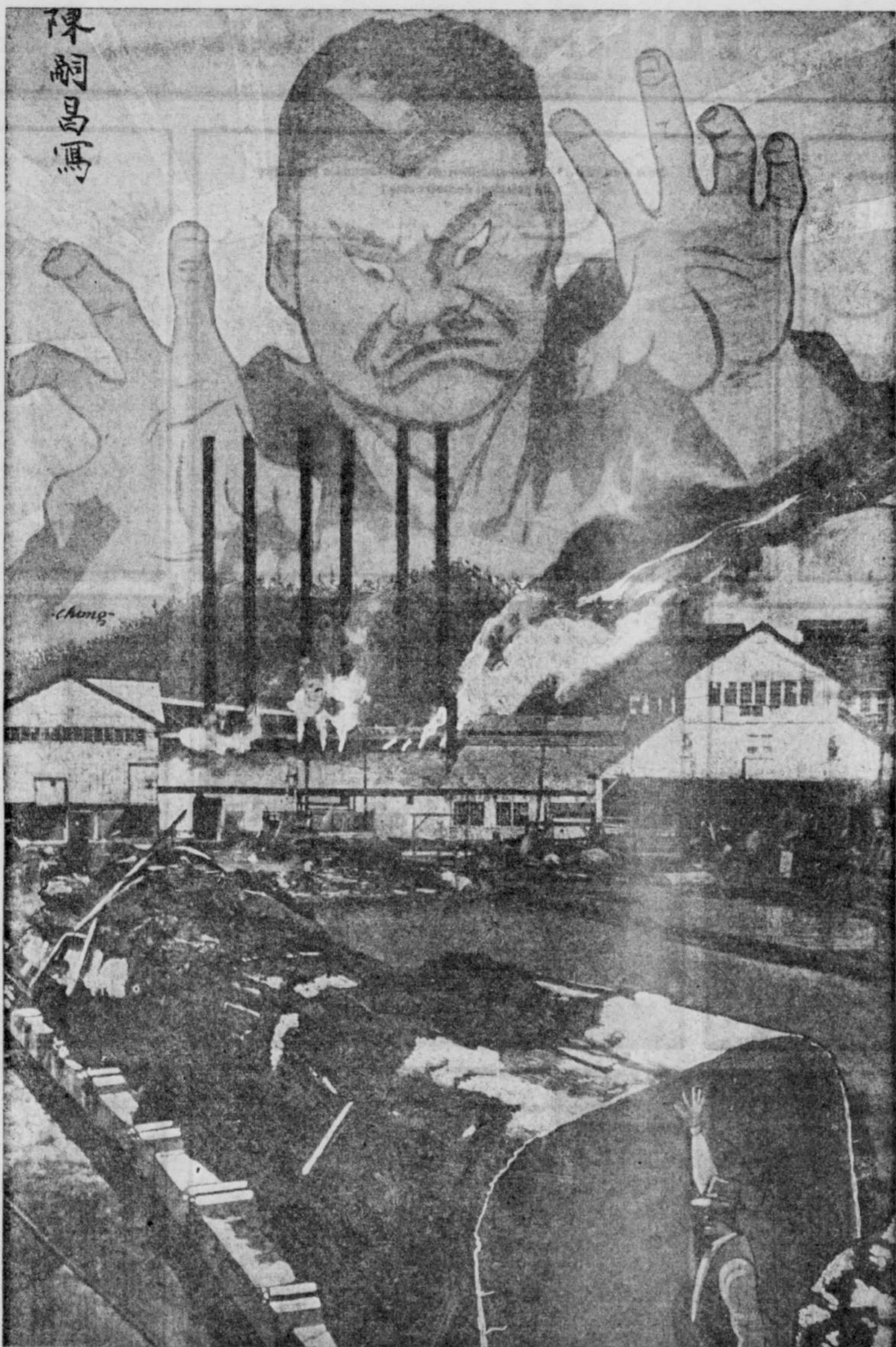
—Et votre femme a-t-elle aimé la traversée océanique?

—Je n'en sais rien, répondit tranquillement Kowayama.

—Que pense-t-elle du Canada? continua la dame.

—Je n'en sais rien, dit Kowayama, en souriant.

—Mais, n'avez-vous pas échangé



L'achat de vastes terres à bois par les Japonais constitue-t-il une sérieuse menace pour l'industrie du bois de construction de la Colombie Anglaise? Clarence Chong, jeune artiste chinois, demeurant actuellement à Toronto, a dessiné, à l'arrière-plan de l'illustration ci-dessus, sa conception de la situation.

d'impressions sur votre voyage et sur le Canada, entre vous?

—Je ne l'ai pas encore vue, répondit le Japonais, avec plus de calme que jamais.

—Vous ne l'avez pas vue! Mais, où est-elle? reprit la questionneuse, au comble de l'étonnement. Voulez-vous dire que vous avez fait ce voyage de noce à bord d'un luxueux paquebot sans voir votre femme du voyage? C'est incroyable!

Et la curieuse se tut, en poussant un soupir de stupeur.

Kowayama resta silencieux quelques secondes, paraissant très intéressé par le groupe de personnes qui se trouvaient devant lui. Puis, de sa plus douce voix, il donna lentement des explications.

—C'est que, voyez-vous, ma femme n'est pas venue avec moi. Depuis des générations, c'est la coutume de mon pays que, lorsqu'un Japonais se marie, sa nouvelle épouse le suive à distance. Ma femme viendra par le prochain bateau qui partira de Tokio.

Le désappointement se peignit sur les traits de ceux qui étaient présents. Mais Kowayama ne perdit rien de son calme, même quand l'une des dames fit, sur un ton de pitié, cette réflexion: "Et ils appellent cela un voyage de noce!" Et je remarquai dans les yeux malins du Japonais une lueur d'amusement. Je vis que nous avions affaire à un fin matois.

Une partie de poker

Je ne me trompais pas et j'en eus la preuve un peu plus tard, quand on demanda à Kowayama s'il n'aimerait pas jouer aux cartes, pendant qu'on procédait au déchargement de la cargaison.

—Ici, nous ne connaissons que le poker, dit le surintendant du camp.

—M. Kowayama ne connaît peut-être pas ce jeu, fit remarquer sa femme.

—Je le connais un peu, dit Kowayama; je l'ai joué une ou deux fois.

De nouveau, je remarquai un éclair de malice dans les yeux du Japonais.

Quand ce fut son tour de mêler les cartes, il donna nonchalamment un ou deux coups, puis me les passa pour couper. Je ne pus m'empêcher de remarquer la rapidité et l'adresse avec

lesquelles il distribua les cartes. J'étais encore sous le charme quand je m'aperçus que j'avais quatre dix dans mon jeu. Kowayama me laissa jouer seul avec le surintendant, sa femme et le contremaître du camp. Naturellement, je gagnai.

La partie se continua, et à la distribution suivante faite par le Japonais, je me trouvai encore avec une main capable de me faire gagner. Comme j'examinais les cartes, je sentis sur mon pied la légère pression d'un autre pied. Je regardai Kowayama, mais son visage était absolument impassible et rien ne pouvait me faire croire que le signe venait de lui. Je gagnai plusieurs autres fois, après que les cartes eurent été distribuées par le Japonais, et je fus alors certain que ces aubaines ne m'étaient pas venues par accident.

Le même soir, pendant que l'Ikeda fumait, en bas des chenaux, je causai avec M. Kowayama.

—Voici l'argent que nous avons gagné au camp, lui dis-je, en lui tendant un rouleau de billets de banque.

Voyant mon geste, mon hôte me regarda fixement un moment. Puis avec un amical clin d'oeil de ses yeux bruns il me dit:

—Ces gens-là avaient un peu envie de se payer ma tête, et j'ai voulu être aussi fin qu'eux. C'était là mon seul but: je ne tiens pas à l'argent. Maintenant, si vous voulez, nous allons manger un peu. Nous allons manger seuls dans la cabine.

C'est pendant des causeries intimes, dans cette cabine, que Kowayama me raconta ses voyages et autres faits et gestes. Il a été presque partout. Il a toujours étudié dans une université quelconque ou observé les coutumes et les industries des pays qu'il a visités.

—Chaque année, mon père m'a envoyé quelque part, pour mon instruction, me disait-il.

L'étude des forêts canadiennes

—Et maintenant, vous étudiez les forêts du Canada? me risquai-je à lui demander, avec l'espoir qu'il me mettrait au courant de l'objet de son voyage.

—Oui, répondit-il sur un ton suave. Voyez-vous, nous avons de nombreux usages, pour les forêts, au Japon, et

depuis plus de 100 ans, nous n'avons pu en faire pousser. Notre population est devenue si nombreuse, et nos terres sont habituées à produire de petites choses qui mûrissent vite. Faire pousser une forêt, cela prend des années et des années et coûte beaucoup d'argent. Vous autres, braves gens du Canada, vous possédez de vastes forêts, beaucoup plus vastes que toutes les îles du Japon. Et nous n'avions pas eu le temps de les étudier avant aujourd'hui. Demain et les jours suivants, nous irons voir les différentes espèces qui croissent sur les îles de la Reine Charlotte.

Le reste du voyage fut un mouvement perpétuel et une activité dévorante. Nous grimpons à tous les sommets qui nous paraissaient des postes d'observations avantageux, nous parcourûmes des milles et des milles à travers des chenaux tortueux, parmi des gorges entourées de rochers, des pentes boisées, des marécages et des plages couvertes de coquillages. Partout nous trouvâmes d'interminables acres d'arbres magnifiques au feuillage toujours vert, des arbres dont les troncs mesuraient huit pieds et plus de diamètre, et parfois depuis les racines jusqu'aux premières branches, lesquelles se trouvaient au-dessus d'une hauteur de 100 pieds. Parmi ces arbres il y avait la fameuse épinette de l'Alaska qui s'emploie dans la construction des avions.

Enge, comme j'en vins à le nommer, se montra fin observateur. Ces mers d'arbres l'émerveillaient. Nous mesurons ces arbres, nous les photographions, nous grimpons dedans pour examiner les alentours, et il vint un moment où je crus que mon associé oriental avait l'obsession des arbres.

—C'est magnifique, magnifique, disait-il à tout instant. Quels arbres merveilleux! Comme nous serions heureux d'en avoir de pareils au Japon, disait-il, pendant que nous attendions qu'un sentier soit déblayé devant nous. Je n'ai encore jamais vu tant d'arbres précieux. Que de grandes choses mon peuple pourrait accomplir, s'il y avait de telles forêts au Japon!

Et ce disant, Kowayama jetait au-

Des navires abandonnés transporteraiient du bois de construction aux ports japonais

tour de lui des regards admirateurs.

Nombreuses questions

Il me fit de nombreuses questions au sujet des hommes employés dans les forêts, des méthodes d'exploitation et des salaires payés. Un jour, j'eus un accident.

Nous avions longé la rive d'un grand lac d'eau douce et nous montions une pente abrupte conduisant au haut d'une petite montagne surplombant la forêt environnante. A ce moment, je tenais à la main l'unique hache à deux tranchants que nous avions emportée. Les Japonais préférèrent se servir, pour couper les brossailles et les petits arbres, d'un instrument mi-hache mi-hache qu'ils appellent "machete", mais connaissant la valeur d'une hache canadienne pour l'abatage des gros arbres, j'avais insisté pour en emporter une.

Plusieurs fois j'avais surpris le regard d'Enge fixé avec intensité sur la lame tranchante, et une fois il me dit: "Cette hache est très dangereuse, avec ses deux tranchants. J'aurais peur d'y toucher".

—Savez-vous, Enge? répliquai-je, que la hache est considérée comme le meilleur outil de l'Amérique. C'est avec des haches que les pionniers se sont attaqués à la forêt et ont édifié notre civilisation.

Enge et les autres Japonais continuant de jeter des regards soupçonneux sur la hache étincelante, je la portai plus fréquemment, à mesure que nous avançions.

Nous étions à monter la pente dont je parlais tantôt, et je me servais de la hache comme d'une canne, tenant la tête d'une main et enfonçant le manche dans la terre molle. Soudain, la hache, dont j'avais appuyé le manche sur une racine ayant glissé, au moment où j'avais avancé la jambe pour faire un nouveau pas, mon genou vint en contact avec la lame bien aiguisée, qui me fit une longue coupure. Toute marche me devenait impossible, malgré le bandage qui me fut appliqué, et me tirer de là devenait un problème.

Nous étions à plusieurs milles du plus proche chenal et plus loin encore du remorqueur. Pour comble de malheur, les moustiques nous dévoraient. Je me trouvais dans une situation critique et il fallait aviser sans retard.

Avant de quitter le lac, j'avais remarqué un petit îlet, près du centre. Cet endroit m'avait paru dénudé, et comme les moustiques infestaient rarement un endroit sec et nu, je demandai à Enge de m'y faire transporter. Les Japonais construisirent à la hâte une embarcation de fortune, m'y transportèrent, puis une fois là nous cherchâmes le meilleur moyen d'atteindre le remorqueur.

Enge décida de rester avec moi sur l'îlet, pendant que les autres Japonais partaient pour se rendre à la gare où le remorqueur était à l'ancre. D'après nos calculs, nous devions les y attendre au moins vingt-quatre heures.

Les heures passaient pendant qu'Enge assis, avait l'air de chercher la solution de quelques problèmes difficiles. De temps en temps il se levait pour arpenter notre retraite solitaire. Soudain, s'approchant de moi, il se mit à me parler avec volubilité.

—J'ai une idée, me dit-il. Je crois avoir trouvé le moyen de transporter ces forêts au Japon.

—Voulez-vous dire que vous transporteriez de gros arbres sur des ra-deaux?

—Non, non. Pas comme ça, mais de bien meilleure manière. Et son visage brun était tout sourires. Voyez-vous, nous avons au Japon beaucoup d'hommes qui sont de bons travailleurs! Si nous pouvions y transporter tout ce bois, nos gens trouveraient bien des manières de l'utiliser dans leurs boutiques et leurs manufactures. Et alors, nous aurions plus de marchandises à vendre.

Un projet ambitieux

—C'est vrai, rétorquai-je avec pessimisme, mais le Japon est bien loin, et il y a beaucoup d'arbres sur les îles de la Reine Charlotte. Il y en a qui seraient lourds à transporter et à manier.

—Mais j'ai trouvé un moyen d'effectuer ce transport, dit Enge. Quand j'ai visité les Etats-Unis, j'ai remarqué là, dans les ports, beaucoup de navires qui ne servaient à rien. Nous pourrions peut-être les acheter à bon marché. Il y a là-dedans de la machinerie qui pourrait être ou brisée et refaite en outils et en machines, si nous les avions au Japon.

—Mais je ne vois pas comment cela pourrait vous aider au transport du bois, dis-je, trouvant peu logiques les propos de mon interlocuteur.

—Eh bien, la vieille machinerie ainsi démantibulée, pourrait être expédiée au Japon avec le bois.

—Vous voulez dire du bois de construction?

—Non, je veux dire remplir les bateaux de troncs d'arbres. Ainsi ces bateaux ne pourraient pas couler.

(Suite à la page 7, 4e col.)

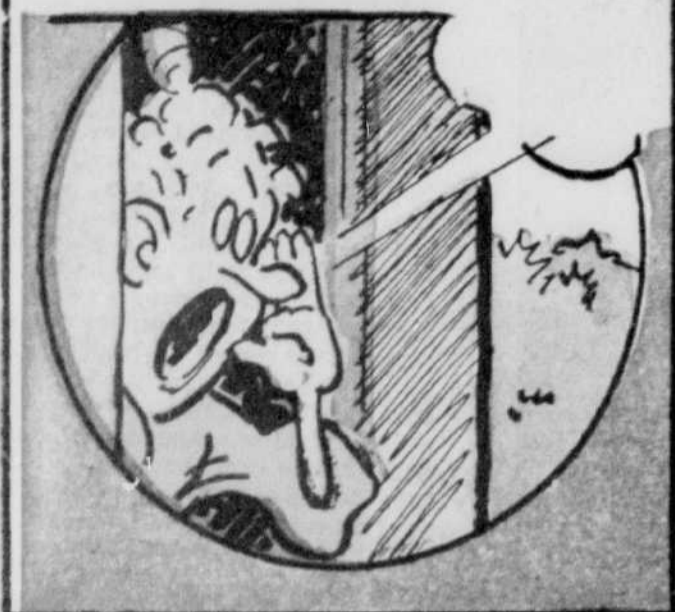
Les gens de TONNERREVILLE

par FONTAINE FOX

LE PETIT CHARLOT



CHARLOT! Viens ici tout de suite, prendre ton bain!



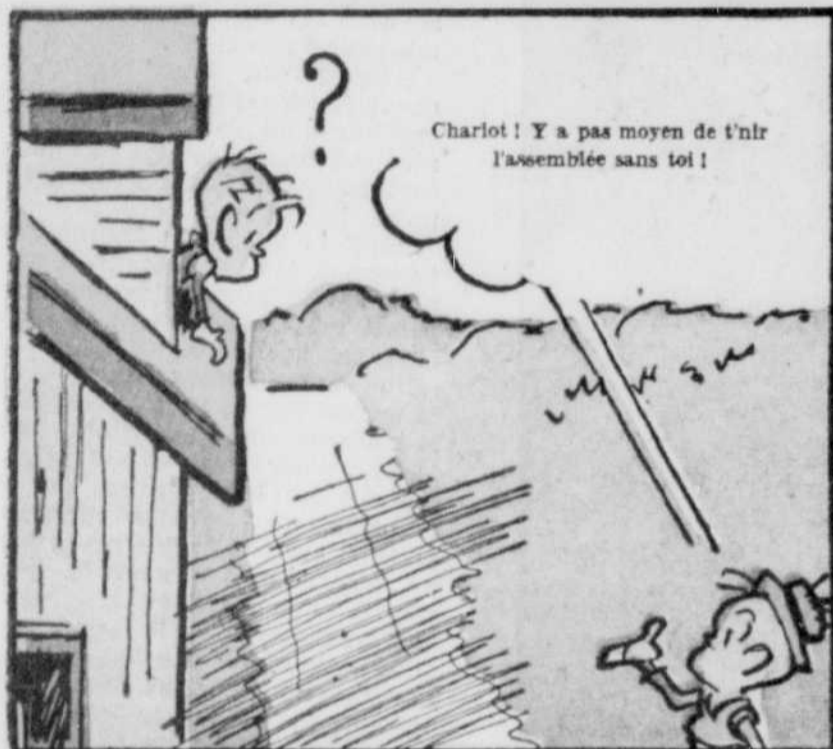
Nom d'un chien! Juste au milieu de notre assemblée pour élire le président de notre club!



Tant pis pour votre assemblée! Il faut que tu te baignes!



Charlot! Y a pas moyen de t'nir l'assemblée sans toi!



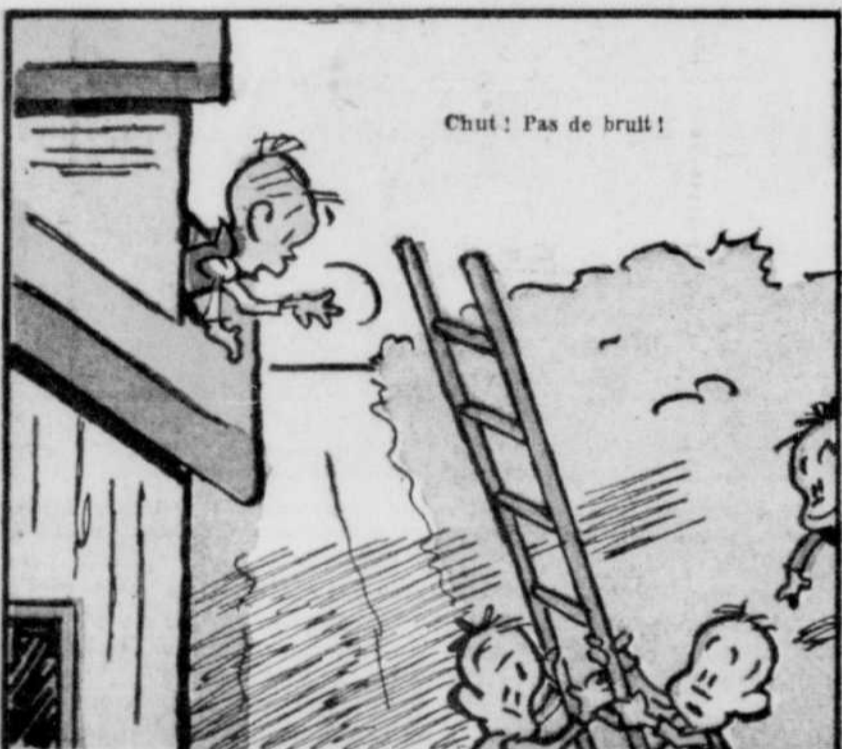
Parles-en aux autres du club et dis-leur de se dépêcher!



Arrivez, les amis! Voilà l'échelle dont Charlot parlait!



Chut! Pas de bruit!



Bonté divine! Qu'est-ce que signifie toute cette eau qui descend!



Mais, elle vient de la salle de bain!



Quoi est-ce que tu penses de ça maman! On tient l'assemblée dans la baignoire et j'ai été élu président!



Ce Sourire que l'on rencontre aux Iles des Mers du Sud



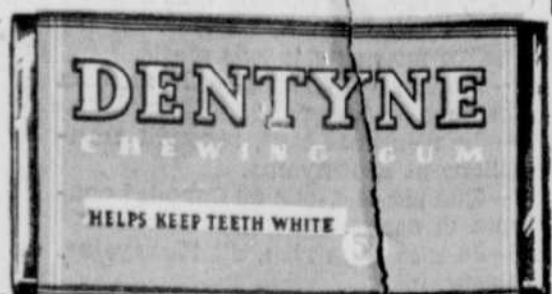
Une beauté renommée des Mers du Sud — avec un sourire rayonnant et persistant fait! Ses dents superbes grâce à l'exercice que lui fournit la mastication des aliments coriaces. Les aliments de nos jours ne fournissent pas assez d'exercice aux dents et aux gencives.

NOUS, LES CIVILISES, AVONS BESOIN DE DENTYNE! Elle agit tout comme le ferait la Nature pour aider à conserver les dents saines et blanches. La consistance particulièrement ferme de la Dentyne fournit un exercice de mastication salubre. Elle vous aide à conserver une bouche saine — des dents blanches. SA SAVEUR EST UN REGAL Piquante et cependant douce — goûtez-y et vous comprendrez immédiatement pourquoi elle est si recherchée!

DENTYNE

AIDE À CONSERVER LES DENTS BLANCHES — LA BOUCHE SAINE

DÉLICIEUSE GOMME À MÂCHER



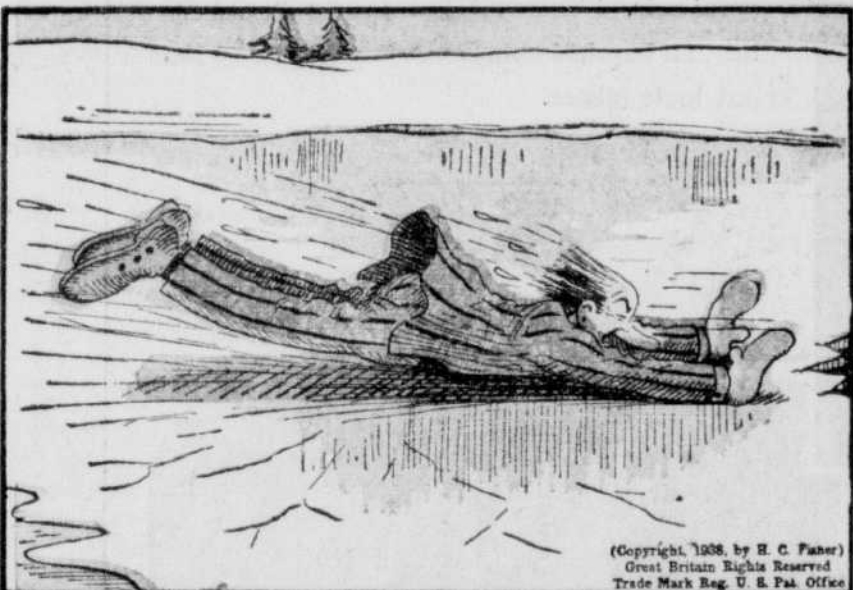
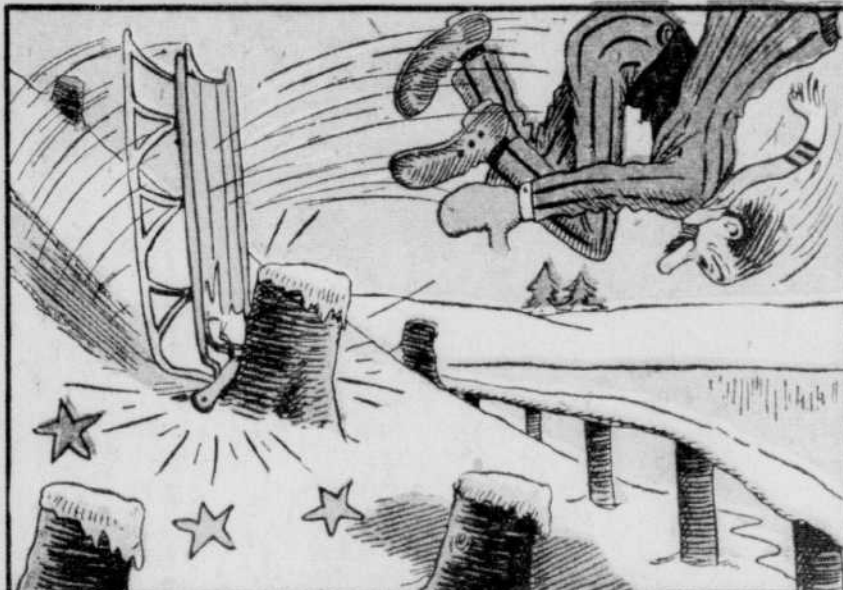
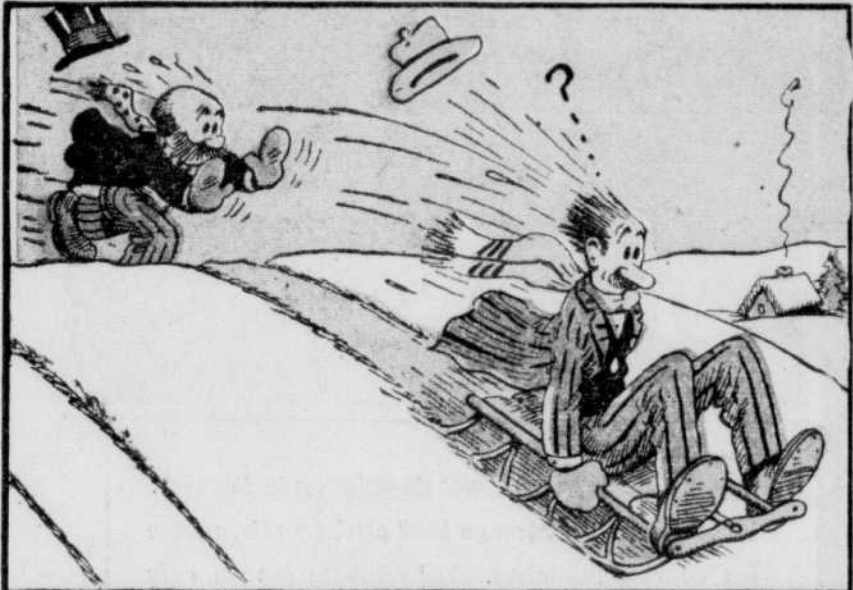
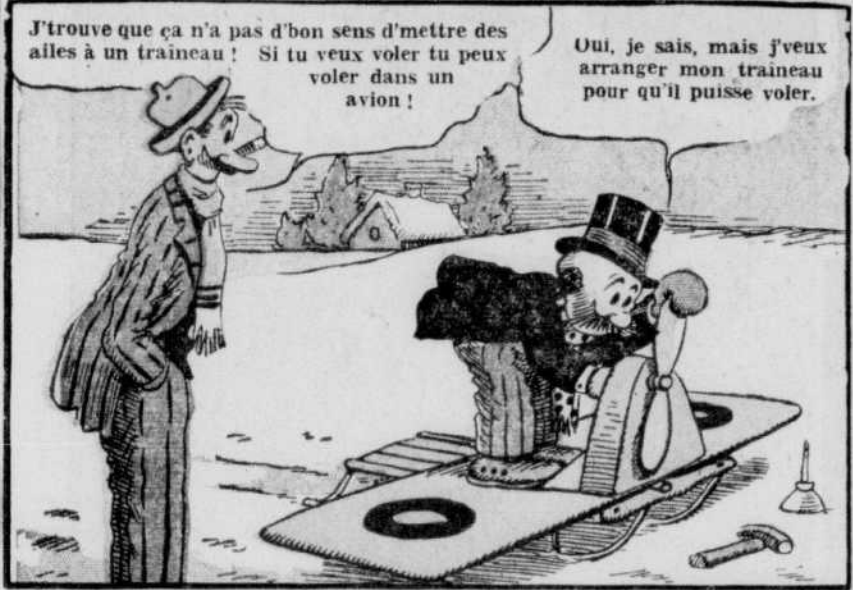
MUTT & JEFF

-- Rien comme une démonstration pour convaincre --

PAR BUD FISHER

MUTT & JEFF

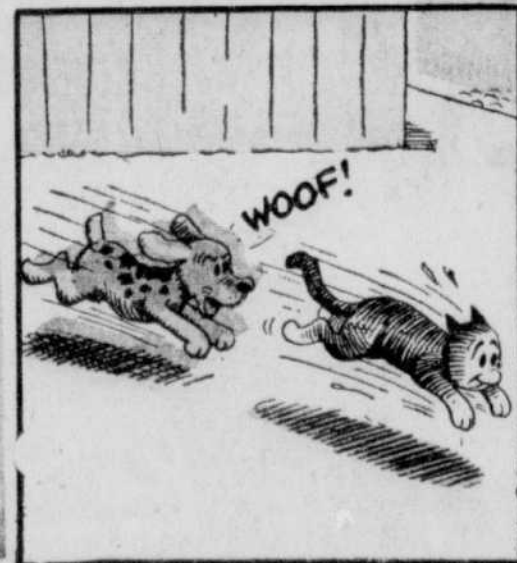
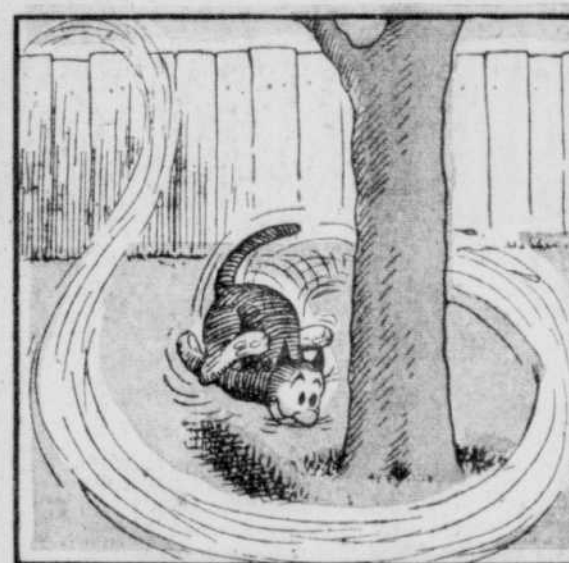
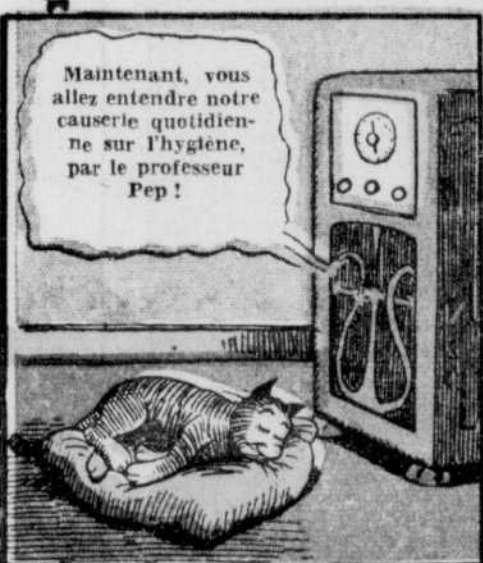
par BUD FISHER



(Copyright, 1938, by H. C. Fisher)
Great Britain Rights Reserved
Trade Mark Reg. U. S. Pat. Office

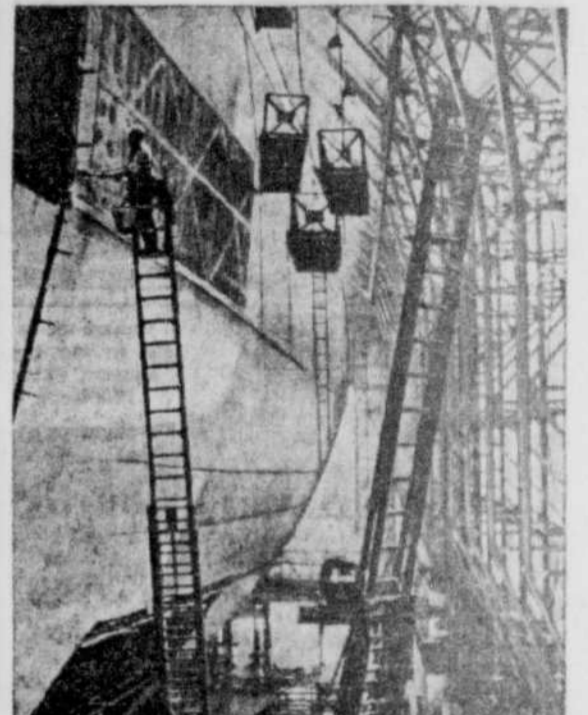
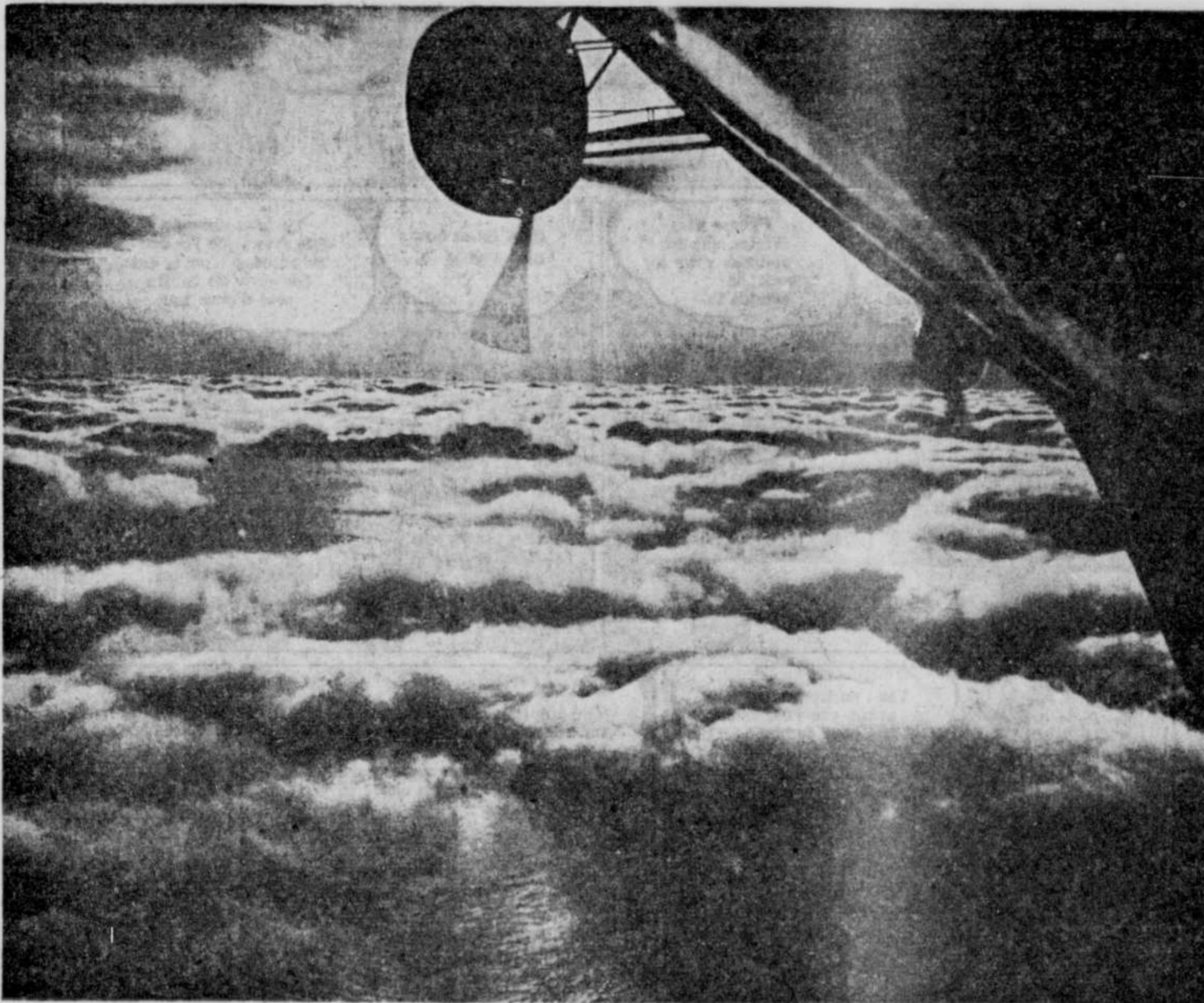
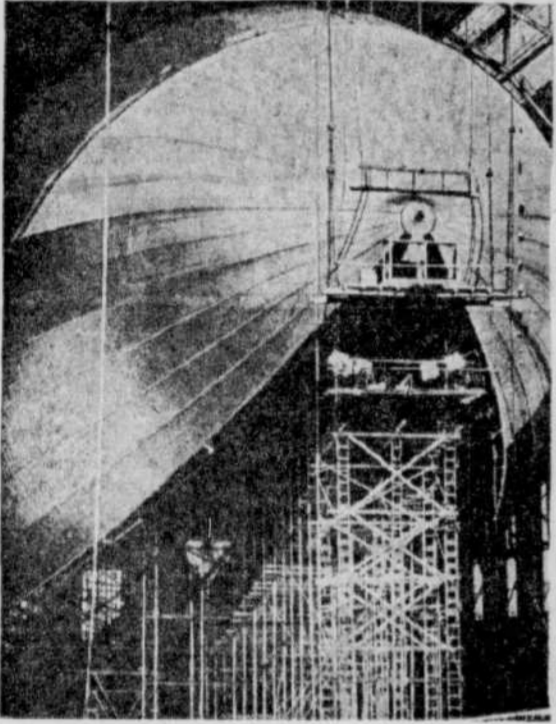
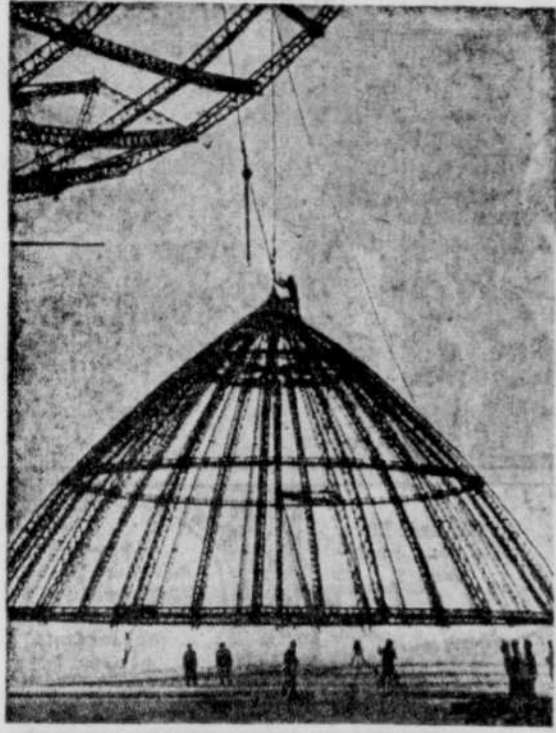
Le chat de Ciceron

par BUD FISHER



Le dernier des dirigeables est né

Luxueux paquebots, voiliers et zeppelins rivalisent pour l'obtention des honneurs transatlantiques



Malgré le sort tragique du Hindenburg, un autre dirigeable gigantesque est sur le point d'être terminé, à Friedrichshafen, Allemagne, et il doit commencer un service transatlantique en mai. Presque de la même grandeur que le Hindenburg, le LZ-130 est assez grand pour contenir le plus vaste édifice de l'empire. On en aura une idée par les photographies ci-dessus prises au cours de sa construction. Les passagers qui feront la traversée à bord de ce nouveau léviathan verront des spectacles semblables à cette vue remarquable du centre, où l'on aperçoit l'océan à travers les nuages. Cette photo fut prise à bord du Hindenburg, au cours d'une traversée de l'Atlantique.

PAR CULVER JONES

Dans un vaste hangar du sud de l'Allemagne, des centaines d'ouvriers sont occupés à mettre la dernière main au LZ-130, un monstre aérien à la construction duquel ils travaillent depuis un an.

Le squelette est terminé et son énorme carcasse d'apparence fragile a été recouverte d'une peau unie et sans poil. Ce n'est plus maintenant qu'une question de semaines. La vie sera donnée au monstre sous forme d'essence, dans ses artères métalliques et il ne restera plus qu'à le mettre en service.

Cela se passe à Friedrichshafen, sur le lac Constance, que les Allemands appellent le Bodensee. La campagne environnante est émaillée de vergers et de vignobles, et, de l'autre côté du lac, il y a la Suisse, avec ses Alpes couronnées de neige que l'on aperçoit dans le lointain.

A environ un mille de la ville se trouve l'atelier où se construit le dirigeable. Quand le signal en sera donné, les portes massives d'une des extrémités du vaste hall s'ouvriront.

Des milliers de gens seront là pour saluer de leurs vivats et du chant de leur hymne national, "Deutschland über Alles", la première sortie du dirigeable.

Assez vaste pour avaler la gare Union de Toronto, le monstre grondera, frissonnera et s'élèvera de lui-même dans les airs, puis il se dirigera, au-dessus de l'Atlantique, vers le Nouveau-Monde, endroit où son frère le Hindenburg a pourtant eu un si malheureux sort, ayant été consumé par le feu qui se déclara à son bord, en mai dernier.

Mais ce nouveau géant des airs ne brûlera pas. Ce fut l'hydrogène inflammable qui causa la destruction du Hindenburg, et les poumons du LZ-130 seront remplis d'hélium inflammable, dont le gouvernement des Etats-Unis a permis l'usage, après la tragédie de Lakehurst.

Je suis allé visiter le LZ-130, à Friedrichshafen, et j'ai vu de mes yeux ce que sera ce dirigeable que l'Allemagne considère comme un nouveau défi aéronautique.

Immense n'est pas une expression outrée pour en exprimer les dimensions, qui seront presque les mêmes que celles de son prédécesseur, lequel avait 802 pieds de longueur. Le grand dirigeable est forcément limité par la grandeur des hangars qui l'abriteront. Le hangar de Lakehurst est un peu plus petit que les hangars de Frankfurt et de Friedrichshafen, et même le Hindenburg, qui devait avoir 812 pieds, a dû être raccourci de 10 pieds avant sa première randonnée transatlantique.

Pour visiter un dirigeable, on y pénètre à peu près comme dans un cinéma. Il y a quelques gardiens en fonction, mais pas de soldats. Avec quelques centaines de paysans de la Forêt Noire, qui étaient, comme moi, venus visiter la merveille, je payai le prix exigé de 25 cents, passai une barrière et traversai le champ qui nous séparait du grand hangar, celui même où furent construits le Hindenburg et le Graf Zeppelin.

Quand on pénètre dans ce hangar, on a l'impression d'entrer dans une grande cathédrale. La lumière est blafarde et l'espace si vaste que les ouvriers ont l'air de fourmis s'agrippant à l'énorme structure qui s'étend d'un bout à l'autre du hangar.

Ils ne pourront soutenir une nouvelle compétition

Directement en avant de moi je vis des poutrelles échantillons et je demandai à en soulever une. D'une seule main je pus facilement soulever cette pièce de métal qui aurait pesé plusieurs centaines de livres si elle eut été d'acier. Et on m'a dit que ce merveilleux alliage est encore plus fort que l'acier.

La longueur du nouveau dirigeable est d'un peu plus de 800 pieds. L'édifice de 34 étages de la Banque de Commerce de Toronto y entrerait aisément, et il resterait encore 100 pieds de dirigeable qui seraient vides, à chaque extrémité.

Il sera aussi grand que le Hindenburg, qui était le plus grand dirigeable du monde.

Je ne pus faire autrement que d'être éberlué par tout ce que je voyais. L'intérieur du dirigeable est presque aussi compliqué que l'intérieur du corps humain, et tout cela était exposé nu devant mes yeux. Sur le dessus du squelette, une foule d'hommes étaient occupés à poser une "peau", et on me dit qu'il faudrait encore plusieurs mois de travail avant que le monstre soit complètement assemblé.

Il y avait presque exactement un an, ce jour-là que je m'étais trouvé près du nouvel aéroport de Frankfurt, situé à 300 milles au nord de Friedrichshafen, et que j'avais vu le Hindenburg sortir lentement de son hangar.

C'était au crépuscule, ce moment du jour étant le plus favorable au départ d'un dirigeable pour un voyage transatlantique, l'air, à cette heure-là, étant généralement immobile. Une bourrasque pourrait facilement faire se casser les amarres d'un de ces gros navires aériens.

Tiré par un moteur électrique, il semblait que le Hindenburg ne finirait jamais de sortir de son hangar. Par les fenêtres des cabines, on apercevait les têtes de passagers en route pour Rio de Janeiro.

Enfin, entièrement dégagé, le dirigeable s'éleva et flotta gracieusement et sans effort dans l'air calme du soir. Le bourdonnement des moteurs n'était pas plus bruyant que celui d'un avion.

Deux minutes après avoir quitté le

sol, le navire était disparu.

Mais dans le hangar de Friedrichshafen, c'était différent. A travers un fouillis de poutrelles et de pièces d'assemblage, je pouvais voir de petits hommes se mouvant sur des appuis presque imperceptibles, à des hauteurs vertigineuses. Les cabines n'étaient que des carcasses et quelques-uns des puissants moteurs géants par terre.

Il était alors plus facile de se rendre compte du peu de place occupé par les passagers à l'intérieur de l'énorme appareil. Pourtant, ces cabines, émergeant en droites lignes au fond du navire pour loger largement 70 voyageurs et un équipage de 60 hommes.

Les préparatifs de ce nouveau roi allemand de l'air ne se font cependant pas avec autant d'enthousiasme que ceux du Hindenburg. Les Allemands sont le seul peuple qui ait pu construire et faire voyager des dirigeables avec succès. Les Allemands ont le monopole des dirigeables. Mais ces grands paquebots pourront-ils lutter avantageusement contre les merveilleux nouveaux navires volants projetés pour le transport commercial transatlantique ?

La conclusion qui s'impose est qu'ils ne pourront pas soutenir cette concurrence, et que le LZ-130 est le dernier grand dirigeable du monde à être construit.

Car même le LZ-130 ne pourra transporter plus de 70 passagers, tandis que les nouveaux voiliers que feront construire les Pan-American Airways, sous la direction de Lindberg, pourront loger 100 passagers. Ces voiliers, qui n'existent encore que dans les plans des architectes, feront le service régulier entre Londres et New-York, en 1941.

Et cela ne laisse que trois courtes années au nouveau zeppelin allemand pour regagner les millions de dollars qui sont entrés dans sa construction.

Presque à tous les points de vue, il semble inévitable que les grands paquebots volants de l'Angleterre et des Etats-Unis chasseront les dirigeables de l'Atlantique.

Allant à une vitesse de 270 milles à l'heure — quatre milles et demi à la minute — les voiliers de 100 passagers voleront de New-York à Southampton en 15 heures. Cela signifie qu'en 1941 on pourra partir de New-York à 3 heures p.m., le samedi, et arriver à Southampton à 11 heures a.m., le lendemain (en tenant compte de la différence de cinq heures entre les deux endroits).

En revenant de l'Angleterre, la dif-

férence de cinq heures sera à l'avantage des voyageurs. Ceux-ci partiront de Southampton à 10 heures p.m. et arriveront à New-York à 8 heures le lendemain matin. Cela paraît presque incroyable, mais ce n'est pas plus fantastique que la randonnée hebdomadaire actuelle aux Philippines au-dessus du Pacifique.

Comparée à ce voyage de 15 heures entre l'Angleterre et New-York, la plus rapide traversée de l'Hindenburg de New-York à Frankfurt, Allemagne, a été de 42-9 heures. C'était déjà la moitié moins de temps qu'en met un paquebot flottant à traverser l'Atlantique.

Faire la comparaison de ces vitesses, c'est démontrer l'énorme progrès réalisé dans la traversée transatlantique depuis cinq ans. Mesurées en heures, les vitesses d'un voyage transatlantique étaient comme suit:

Queen Mary (paquebot)	105 heures
LZ-130 (dirigeable)	55 heures
Voiliers de 1941	15 heures

Le dirigeable est encore inférieur quand il s'agit de le considérer sous l'angle du coût en dollars et en cents.

Le coût d'un dirigeable construit en Allemagne ne peut être exactement calculé d'avance, et s'élève à \$3,000,000 ou \$4,000,000 au moins. Un paquebot de l'ampleur et du luxe du Queen Mary coûte environ \$40,000,000.

Les voiliers des Pan-American, eux, ne coûteront que \$1,250,000, chacun. Prenant en considération le nombre des passagers, que l'un de ces navires peut transporter en une année, il s'ensuit que le mode de transport en Angleterre le moins cher et le plus

Course de taureaux

Une grande course de taureaux, à laquelle assistaient plus de 50,000 spectateurs, s'est déroulée à Mexico-City, tandis qu'une nouvelle secousse sismique ébranlait la ville. Les "afficionados" refusèrent de voir la course remise à plus tard et le matador tua l'animal, tandis que les gradins tremblaient.

Nouveau vaccin

Quito. — Le Ministère de l'Agriculture vient de communiquer officiellement à l'Académie des Sciences de France, d'Allemagne, d'Angleterre et des Etats-Unis, qu'un vaccin avait été découvert permettant d'immuniser le bétail contre la fièvre aphteuse bovine pour une durée d'un an.

La menace Japonaise au bois B. C.

(Suite de la page 3)

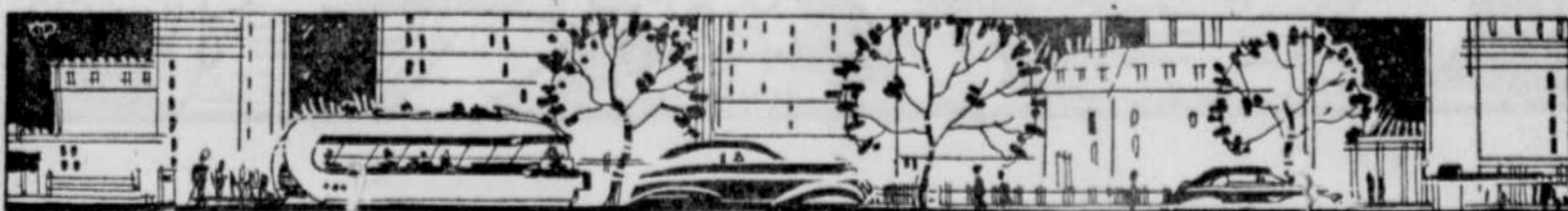
— Des bateaux sans moteurs ni voiles n'avanceraient pas, dis-je. Sans compter que par ce moyen il faudrait joindre du temps à tous les Japonais pour exécuter un pareil travail, et aussi beaucoup d'argent.

— Vous l'avez dit, répliqua Engel, en riant. Et c'est précisément ce qu'il nous faudrait, au Japon c'est beaucoup de navires et beaucoup de troncs d'arbres, pour donner beaucoup d'ou-

vrage à nos gens.

— Mais ces troncs d'arbres, je ne vois pas du tout comment vous pourriez les faire mettre économiquement à bord de ces navires. Le transport de bois aussi lourd coûte très cher.

— Ce serait facile, reprit Engel avec enthousiasme. Nous couperions ces troncs en petit bouts; la marée les amènerait aux bateaux, et les bateaux les transporteront au Japon. Mes compatriotes se serviraient de la plus belle épingle pour les avions, et pourraient peut-être garder en réserve une grande quantité de bois pour l'avenir. On ne sait jamais quand les Japonais pourraient en avoir besoin. Nous transformerions le reste en marchandises diverses à être écoulées dans tout l'univers, conclut Kowayama, avec un large sourire.



LA FAMILLE FRIC

-:- L'utilité de la ventriloquie -:-

PAR SOL HESS

Ce que j'en ai eu du plaisir à me payer la tête des gens, avec ma ventriloquie !

Hello, Victor ! Comment ça va ?

Bonjour, le farceur ! Enchanté !

Baisse ton abat-jour; j'aime pas t'avoir la face ! Ha-ha-ha-ha !

Hein, mon p'tit farceur ! Ca t'apprendra !

Lâche-moi ! Tu m'as mal !

As-tu, à c'l'heure, une bonne idée de c'que j'fais aux oeufs qui font les frais avec moi ?

J'suis capable de donner la tripotée à n'importe quel garçon d'la ville ! Y en a pas d'assez gros pour moi !

J'pense pas, Victor, que tu pourrais v'nir à bout de celui-là !

Quoi est-ce qu'y dit, c'lui-là ?

Tu m'as entendu ! File avant que j'te donne un coup d'poing qui t'enverra de l'autre côté d'chez toi !

Oh, oui ? Tu fais ton brave, hein ?

Vas-y, Victor ! Montre-z-y ce que tu fais aux oeufs qui font les frais avec toi !

Quand est-ce que tu vas commencer, Colas Fillette ?

Vas t'en trouver ta mère avant que j'me fâche pour de bon !

Qui aurait jamais cru que grâce à la ventriloquie j'aurais pu administrer à Victor une dose de son propre remède ! Comme dit souvent papa, y a bien des manières d'écorcher un chat !

ESSAYEZ ÇA !

DES CIGARETTES "MAGNETISEES"

Mettez deux cigarettes sur une table. Frottez vos doigts sur la table pour les rendre "magnétiques".

Après quelques essais infructueux, les cigarettes suivront vos doigts. (Mais il vous faudra souffler légèrement entre les cigarettes.)

W. A. CARLSON 2-20

ZEF LE NAIF

-:- Zef exécute l'ordre -:-

PAR SOL HESS

Zef, les affaires augmentent, j'pense qu'y va falloir avoir un autre cuisinier.

Zef, tu vas mettre une affiche comme ça : "ON DEMANDE un cuisinier pour ordres courts", suspends-là dans la vitrine.

J'veux engager un bon cuisinier pour ordres courts, s'il en vient.

O.K., BOSS

La v'là posée, l'affiche. Arrivez marmitons !

Signe ! R'pécitez-moi tout c'monde !

Vous désirez un cuisinier ? J'accepte l'emploi.

J'ms t'un bon cuisinier, vous feriez mieux de m'donner la d'jobbe !

Moi j'fais l'affaire, m'ami.

Et bien, Zef, se-tu engagé un cuisinier pour ordres courts ?

Vous l'avez dit !

J'ai engagé l'plus court que j'ai pu trouver.

Espèce d'imbecille !

W. A. CARLSON 2-20

